

Louis A. MacKenzie, Jr. *Pascal's "Lettres Provinciales". The Motif and Practice of Fragmentation.* (Birmingham: Summa Publications, 1988). X + 135 pp.

Après la longue parenthèse initiée par le romantisme, Pascal depuis une dizaine d'années cesse d'être réduit aux seules *Pensées* et fleurit à nouveau comme auteur des *Provinciales*. Dans cette résurrection, la critique anglo-saxonne a joué un rôle déterminant—par des articles tout d'abord et, plus récemment, par des livres. L'un des plus notables est à coup sûr celui de Louis A. MacKenzie Jr., qui aborde l'étude des «Petites Lettres» à travers une problématique réservée jusqu'alors aux *Pensées*: celle de la fragmentation.

Cette étude est elle-même fragmentée en quatre chapitres de longueur très voisine. Le premier traite des nombres et de tout ce qui, dans les *Provinciales*, ressortit au domaine de la quantité. C'est la terre d'élection des molinistes adversaires de Pascal: leur but? amener les fidèles en foule dans leurs églises, les pénitents en masse à leurs confessionnaux. Le moyen? faciliter l'observation des préceptes rituels et moraux par la multiplication des maximes laxistes des casuistes, issus pour la plupart des gros bataillons de la Compagnie de Jésus. Quant à leur contenu, ces maximes dénaturent l'éthique en arithmétique—les casuistes en arrivant à se demander combien de fois il faut aimer Dieu pendant une vie, ou pour quelle quantité d'argent dérobé il est permis de tuer le voleur—et soumettent la pratique religieuse à l'empire de la divisibilité: Escobar trouve légitime, par exemple, qu'on suive quatre quarts de messe en même temps.

"The politics of quantification generate policies of language" (p. 35): l'auteur analyse dans son second chapitre les manipulations que les jésuites font subir au langage afin de s'attirer le plus grand nombre possible de partisans et de "clients". Elles reposent toutes, ici encore, sur la logique quantitative de la fragmentation, qui se présente en linguistique sous l'aspect de la coupure signifiant/signifié. qu'est-ce que l'équivoque,

sinon un signifiant qui renvoie à deux signifiés? Qu'est-ce qu'une restriction mentale, sinon la contradiction introduite entre ce qu'on fait entendre et ce qu'on sous-entend? Les jésuites vont jusqu'à mettre en circulation des signifiants explicitement amputés de signifiés: ainsi le fameux "pouvoir prochain," dont il faut prononcer les syllabes "en faisant abstraction de tout sens" (Ière *Provinciale*). La porte est ouverte à un usage magique des mots où le langage renverrait à lui-même plutôt qu'à un référent extérieur.

Aux procédés jésuites Pascal va opposer une tactique de "counterfragmentation" qui fait l'objet du troisième chapitre du livre. Entendons par là une méthode qui consiste à découper les textes des casuistes pour en recomposer un texte unique mais monstrueux où se lira le vrai visage du molinisme. Texte unique parce qu'il rassemblera sous la houlette de Pascal, ce qui est disjoint dans les écrits de ses adversaires (par exemple, la permission théorique de tuer dans tel cas et le principe selon lequel ce qui est permis en théorie l'est aussi dans la pratique); texte monstrueux parce que contradictoire avec la morale chrétienne, avec la morale naturelle et avec les propres intérêts de la Compagnie de Jésus. C'est aux antipodes de ce type de discours que se situe le discours de la vérité, dont le quatrième et dernier chapitre définit les caractéristiques principales. Il doit tout d'abord s'ancrer dans l'origine—l'Écriture, les Pères, les conciles. Ensuite bannir le double langage, car la vérité est simple et indivisible—non sujette à fragmentation. Enfin, il doit viser à établir l'union avec ceux mêmes qu'il combat, car "l'esprit de charité porte à avoir dans le cœur le désir du salut de ceux contre qui on parle" (XI^e *Prov.*).

Disons d'emblée que le travail de Louis A. MacKenzie est de haute qualité. Il atteste à la fois la compréhension minutieuse d'un texte difficile et la capacité à en maîtriser la matière sous le prégnant motif de la fragmentation. La dissémination lui sert paradoxalement de force synthétisante, et à juste titre. Les deux premiers chapitres en particulier apportent, avec la thématique du quantifiable et celle de la manipula-

tion linguistique, une perspective particulièrement féconde dont nul pascalien ne pourra désormais faire l'économie. L'auteur semble même avoir plus raison encore qu'il ne le pense: il omet de mentionner, dans son second chapitre, la dénonciation pascalienne la plus explicite de l'usage magique du langage par les jésuites: elle se situe à la IX^e *Provinciale* (p. 139 de l'éd. Cognet) et concerne la méthode du P. Bauny pour éviter l'usure. Les deux derniers chapitres ne manquent pas d'intérêt, mais sont sans doute moins originaux et glissent parfois à la paraphrase. Quelques assertions du dernier suscitent la contestation: une phrase comme "the thought that truth could in some way be served by its antithesis is for Pascal an essential impossibility" (p. 105) fait trop bon marché de la dialectique pascalienne, dont les *Provinciales* offrent de saisissants exemples; affirmer que la conception de la vérité chez Pascal est «basically medieval» (p. 107), c'est-à-dire d'essence théologique, revient peut-être à méconnaître simultanément l'épistémologie médiévale—en tout cas thomiste—et l'épistémologie pascalienne, qui reconnaissent une légitime autonomie des sens et de la raison par rapport à la foi et à l'Écriture (voir là-dessus la XVIII^e *Prov.*, p. 374-376).

Globalement, on regrettera que les références ne soient pas faites à une édition savante et que le livre soit dépourvu de conclusion. Cela n'ôte rien toutefois à ses qualités de fond, qui sont d'offrir partout, dans une langue vive et brillante, de fines analyses textuelles et, particulièrement dans ses deux premiers chapitres, une approche des *Provinciales* à fois originale et irrécusable.

Gérard Ferreyrolles